

un grand honnête homme! On peut parcourir sa volumineuse correspondance : la religion en est absente. Il la prône au sénat devant les patriciens, au forum devant le peuple ; c'est alors le romain qu'on entend, le romain dévoué à son pays, dont il aime et respecte les traditions. Mais dès qu'il est seul avec ses amis, quand la représentation est finie et le rideau tombé, comme il ne parle qu'en son nom et qu'il n'a plus de personnage à soutenir, l'indifférence religieuse de son âme se montre à découvert. La pensée de ses dieux ne se présente jamais à son esprit, elle ne lui suggère ni un conseil, ni une appréciation, ni un projet, ni une réflexion même. Il l'oublie jusqu'au moment où il montera de nouveau sur la scène pour haranguer son pays. Voilà l'homme d'un rôle!

Tel n'est pas Chateaubriand. Orateur et écrivain lui aussi, quoique avec moins de gloire, lui aussi homme de gouvernement mêlé aux grandes affaires de sa patrie, il se retrouve, devant ses familiers ou sous le seul regard de sa conscience, ce qu'il est devant la foule : la Religion le préoccupe, le souvenir lui en revient, et il s'en inspire.

C'est un fait dont beaucoup de pages de ses *Mémoires* présentent des preuves frappantes. En voici notamment qui concernent même l'écrivain.

On sait que la renommée de M^{me} Sand prit naissance dans les années qui suivirent la Révolution de Juillet. *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, premiers-nés d'une muse dont la postérité s'accrut sans cesse, révélèrent à la France une imagination ardente et jeune, un style éclatant, pur, harmonieux, mis au

service de théories audacieuses, qui niaient les devoirs pour diviniser les instincts. Le bruit fut retentissant, l'engouement vif, le succès immense. Le talent de l'auteur frappa Chateaubriand, qui le déclare « de premier ordre ». Mais, si touché que soit son goût d'artiste par le mérite brillant de la forme, il sait se placer au point de vue chrétien pour apprécier l'ensemble.

Cette apologie de l'immoralité révolte son âme. Il juge de tels livres indignes de plaire à tous les âges de la vie, et c'est leur châtement ; ils sont faits pour le temps des folies, celui de la sagesse ne saurait les goûter. « La Providence a renfermé dans d'étroites limites les succès qui n'ont pas leur source dans le bien, et elle a donné la gloire universelle pour encouragement à la vertu. »

Et il ajoute alors, avec une ironie un peu dédaigneuse qui ne lui déplaisait pas : « Je raisonne, je le sais, en homme dont la vue bornée n'embrasse pas le vaste horizon *humanitaire*, en homme rétrograde, attaché à une morale qui fait rire : morale caduque du temps jadis, bonne tout au plus pour des esprits sans lumière, dans l'enfance de la société. Il va naître incessamment un Evangile nouveau, fort au-dessus des lieux communs de cette sagesse de convention, laquelle arrête les progrès de l'espèce humaine et la réhabilitation de ce pauvre corps si calomnié par l'âme¹. »

Il regrette que des dons si riches se soient égarés dans la corruption, et il pense que si M^{me} Sand,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 326-327.

ayant suivi ses premiers rêves de jeunesse, n'avait pas connu la société et les souillures du monde, « sa puissance d'amour, contenue et cachée sous le bandeau virginal, eût tiré de son sein ces décentes mélodies qui tiennent de la femme et de l'ange ».

Maintenant la voilà pour longtemps sur une pente fatale : « Elle ne peut se convertir que par la prédication de ce missionnaire à front chauve et à barbe blanche, appelé le temps. » Mais d'autres femmes ont été séduites aussi par leur propre jeunesse, et l'âge les a éclairées et guéries : « Vers les jours d'automne, ramenées au foyer maternel, elles ont ajouté à leur cithare la corde grave ou plaintive sur laquelle s'exprime la religion ou le malheur. La vieillesse est une voyageuse de nuit ; la terre lui est cachée, elle ne découvre plus que le ciel brillant au-dessus de sa tête. »

Il parlait d'expérience, car il atteignait alors soixante-neuf ans. Dans sa longue vie, il avait fait le tour de toutes les choses humaines, et, les ayant connues, sachant ce qu'elles valent et ce qu'il en reste, il les regardait avec dédain et cherchait des réalités supérieures, seules capables désormais de faire battre son cœur : lui aussi, il ne voyait que des ombres à ses pieds et autour de lui ; il trouvait la lumière plus haut, du côté des étoiles.

Et, pour résumer son impression sur des ouvrages où l'auteur ne montrait que trop bien la puissance de ses facultés et les faiblesses de sa vie, il écrivait : « Homme d'un âge grave, ayant les notions de l'honnêteté, attachant comme chré-

tien le plus haut prix aux vertus timides de la femme, je ne saurais dire à quel point j'étais malheureux de tant de qualités livrées à ces heures prodigues et infidèles qui dépensent et qui fuient¹. »

Au moment même où M^{me} Sand s'élançait brillamment dans la vie et montait d'un bond à la renommée, un homme, qui avait joué un grand rôle sur la scène politique du monde, entrain dans son déclin et finissait par s'éteindre : le prince de Talleyrand mourut, on le sait, en 1838. Chateaubriand, qui devait lui survivre de dix années, le jugea aussitôt dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et il le jugea sévèrement, d'un style acéré comme une épée. Mais ce qu'il faut remarquer ici, ce sont les reproches que le chrétien fait à la mémoire de l'évêque apostat. Prêtre, Talleyrand avait été infidèle à ses vœux ; évêque, il désobéit au chef de l'Eglise en sacrant des ecclésiastiques assermentés. Chateaubriand s'en indigne ; il appelle cette infidélité et cette désobéissance « des dépravations ». Il ne pardonne pas au vieux diplomate d'avoir vu venir l'heure terrible de la mort « sans remplir les derniers devoirs du chrétien, sans rétracter les immoralités et les scandales de sa vie² ».

A ses yeux, sans doute, Talleyrand n'a pas été

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 331.

2. *Ibid.*, t. VI, p. 343-344. Il n'est pas sûr que Talleyrand soit mort impénitent ; au contraire (Voir Lagrange, *Vie de M^{sr} Dupanloup*, Paris, 1883, t. I, p. 223-257). Mais Chateaubriand ne se résout pas à admettre la sincérité de ce tardif retour ; en quoi il manque de bienveillance, ce qui est bien souvent manquer de justice.

Quelques années auparavant, en 1829, il écrivait un simple billet, où l'on retrouve son âme tout entière. Le fils du héros grec qui venait de s'immortaliser au service de son pays, le jeune Canaris, était à Paris. M^{me} Récamier le protégeait. Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome, lui envoya, par l'entremise de sa protectrice, un petit mot affectueux, où il lui faisait les recommandations que voici : « Aimez bien M^{me} Récamier. N'oubliez jamais que vous êtes né en Grèce, que ma patrie, devenue libre, a versé son sang pour la liberté de la vôtre. Soyez surtout bon chrétien, c'est-à-dire honnête homme et soumis à la volonté de Dieu¹. »

Le voilà bien, avec les trois sentiments et comme les trois cultes, qu'il a gardés fidèlement dans son cœur : l'amitié, le patriotisme et la Religion, la Religion passant avant tout le reste : « Soyez surtout bon chrétien ! »

§ II. — LA FOI DANS SA VIE INTIME

Il ne faut donc pas s'étonner que sa religion soit mêlée à sa vie intime, qu'elle la soutienne et la console toujours, qu'elle la pénètre et la sanctifie, à de certaines heures, parmi les orages de la jeunesse, et d'une manière permanente, la saison des orages passée, dans le calme de ses passions et la sérénité de son âge.

Esprit inquiet, imagination tourmentée, avec une vive tendance à voir les défauts de tout ce qui

1. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, 4^e édition, 1873, t. II, p. 356.

est défectueux et la vanité de tout ce qui est vain, incapable de trouver son bonheur dans les choses qui passent et d'y borner son rêve, il avait peu de goût à vivre. L'existence lui paraissait méprisable, et sa mélancolie le poussait à regretter de l'avoir connue et à envier le bonheur de ceux qui « arrivent à la mort sans avoir senti la vie ».

Heureusement l'Évangile était là, qui donnait un sens à ce qui lui paraissait inexplicable, et, en faisant de cette terre un simple lieu d'épreuve, l'aidait à en supporter les déceptions et les douleurs, sans excepter « cet inexorable ennui » qui, d'après Bossuet, « fait le fond de la vie humaine », et dont nul, sans doute, n'a porté plus péniblement le fardeau.

Lui aussi il avait fait des rêves dans certains jours brillants de sa jeunesse. Mais toutes les réalités l'avaient fui, ou il les avait trouvées trompeuses : rien n'avait pu le satisfaire. Encore dans la force de l'âge, au temps de son ambassade à Londres, regardant en arrière vers les années écoulées, il écrivait à M^{me} Récamier : « J'ai saisi quelques-unes de mes chimères, d'autres m'ont échappé, et tout cela ne valait pas la peine que je me suis donnée¹. »

Aussi s'écriait-il, à la même époque, qu'il ne voudrait pas recommencer à vivre. Près de vingt ans plus tard, revenant sur cette pensée, il écrivait : « J'ai entrevu ce matin une dame, fort malade et fort spirituelle, qui voyage avec un médecin et

1. 9 avril 1822, *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, t. I, p. 389.